

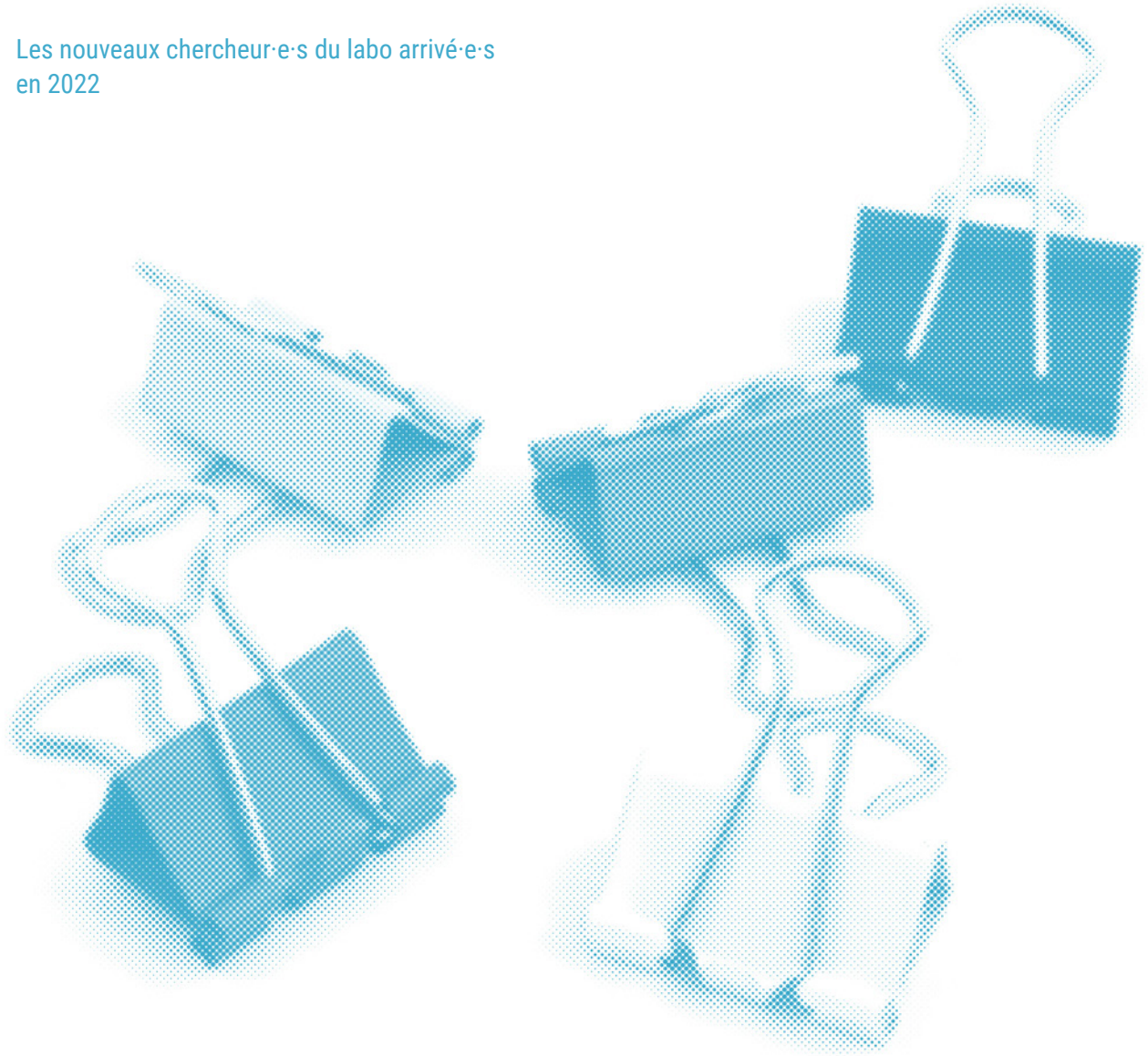


LIENS

Le trimestriel
DU CERLIS
N°6
HIVER
2022/23

sommaire

- 3 Éditorial par Olivier Martin
- 4 Les nouveaux chercheur·e·s du labo arrivé·e·s en 2022



Liens N°6 | Hiver 2022/23

Directeur de publication

Olivier Martin

Coordination éditoriale

Séverine Dessajan

Conception graphique

Julien Milliard | Lagouache

ÉDITORIAL



À plusieurs titres, l'année 2022 fut une année riche pour le CERLIS : après des mois de ralentissement des activités collectives en raison de la pandémie, nous nous sommes retrouvés lors d'un séminaire résidentiel durant trois belles journées du mois de mai ; le cycle des "Lundi du CERLIS", qui a été inauguré en septembre, a créé un espace régulier d'échanges autour d'objets de recherche ; l'assemblée générale de décembre et le cocktail qui a suivi ont constitué un moment de partage d'informations et de convivialité.

Cette même année 2022 est également celle de l'arrivée de plusieurs nouvelles et nouveaux collègues. Leur nombre est notable : le CERLIS compte 11 nouveaux membres. Au mouvement plutôt traditionnel des recrutements sur des postes mis au concours (suite à des départs en retraite, des mutations ou des promotions), s'ajoutent des mobilités plus inhabituelles : celles de collègues souhaitant changer de laboratoire. Cette situation concerne notamment des chercheurs et chercheuses du CNRS.

Même si chacun de nous a vraisemblablement eu l'occasion de croiser ces nouveaux collègues dans les couloirs ou lors de moments festifs, voire même de commencer à travailler avec eux, ce numéro de *Liens* offre l'occasion de mieux connaître leurs travaux, leurs objets de recherche, ainsi que leur itinéraire.

A nouveau, je leur souhaite sincèrement la bienvenue.

Olivier Martin



Hervé GLÉVAREC

DIRECTEUR DE RECHERCHE, CNRS

“Mes recherches s’inscrivent dans le champ de la sociologie de la culture et des médias et, plus récemment, elles portent sur des questions épistémologiques.”

Une première partie de mes travaux a porté sur la radio, sa production et sa réception (*France Culture à l’œuvre* ; *Libre Antenne* ; *La radio et ses publics* (avec M. Pinet), «*Ma radio*», *attachement et engagement*).

Une seconde partie porte sur les pratiques culturelles (*Le Patrimoine saisi par les associations* (avec G. Saez) ; *La différenciation* ; *La culture de la chambre* ; *L’expérience culturelle* ; *La sériephilie* ; *Séries* (avec C. Combes)). Avec mes collègues E. Macé et E. Maigret, j’ai co-édité un ouvrage de traductions de travaux anglo-saxons pionniers des *cultural studies* (*Cultural Studies, une anthologie*).

Plus récemment, j’ai développé un troisième aspect autour de l’épistémologie de la discipline sociologique.

J’ai toujours souhaité mener des enquêtes qualitative et quantitative. J’ai aussi mené des recherches individuelles et en collaboration (avec A. Aubert, P. Cibois, C. Combes, D. Mahut, R. Nowak, M. Pinet et G. Saez).

Du point de vue théorique, l’originalité de ma production intellectuelle réside dans la volonté de renouvellement conceptuel traduite dans l’élaboration d’un modèle de la différenciation sociale et de la diversité culturelle. Ce modèle se propose d’appréhender les goûts et les pratiques culturelles contemporaines en considérant, d’une part, la diversification des univers culturels et, d’autre part, les catégories culturelles (le genre culturel notamment), les jugements et l’expérience culturelle. Je soutiens la notion de «positionnement socio-culturel» qui ajoute à la «position sociale» les

variables secondaires (âge, sexe...) et l’expérience au principe d’une trajectoire de pratiquant culturel. Ce modèle de description des goûts culturels et des jugements, incarné initialement dans un modèle dit de la «tablature» des goûts culturels (avec M. Pinet, «*La “tablature” des goûts musicaux : un modèle de structuration des préférences et des jugements* », *Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 3, 2009), donne corps à l’idée d’un «tournant culturel» et d’une autonomisation du champ culturel par rapport à l’école et à la famille (et à la socialisation dont elles sont les agents). Dans *L’expérience culturelle*, je propose trois notions pour rendre compte de l’expérience culturelle : le concernement («ça me concerne» vs «ça ne me concerne pas»), l’attachement («c’est mon identité» vs «ce n’est pas moi») et le savoir («ça m’intéresse / ça m’apporte quelque chose» vs «ça ne m’intéresse pas / ça ne m’apporte rien»).

Un troisième objet a pris dans mes recherches davantage d’importance, celui d’une réflexion sur la discipline sociologique. Cette réflexion a porté pour le moment sur deux domaines : la conceptualisation en sociologie de la culture (démocratisation, légitimité culturelle, capital, espace social) et une épistémologie de la sociologie (studies, savoir, explication, constructivisme).



EMMANUELLE GUILLET

MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES EN SOCIOLOGIE, UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE

“ Sociologue de la culture, des loisirs et du numérique, j’interroge le renouvellement des pratiques culturelles et de loisirs par les réseaux et plateformes socionumériques, mais également leurs usages sociaux, les sociabilités qui les encadrent, les modalités de leur transmission et de leur apprentissage ou encore le réinvestissement professionnel et/ou marchand dont elles peuvent faire l’objet.

Ma première entrée dans l’étude des pratiques culturelles a consisté, pendant ma recherche doctorale, à analyser les ressorts et usages sociaux de la prescription littéraire. Je me suis intéressée à la réception du travail des intermédiaires culturels par les lecteurs et lectrices de romans, en interrogeant les mécanismes de la confiance envers ces intermédiaires ainsi que la manière dont ils contribuent à produire la valeur des œuvres, selon différents leviers et temporalités. Cette première recherche m’a également conduite à penser et analyser la lecture comme une pratique de loisir, inscrite dans des cadres et des contextes que j’ai eu à cœur d’étudier. J’ai observé la grande centralité des sociabilités dans les pratiques de lecture, ce qui a aiguisé ma curiosité et m’a amenée à prolonger ces interrogations relatives à la transmission et aux sociabilités (notamment en ligne) dans le cadre des pratiques de loisirs. J’ai par la suite eu l’occasion de mettre au jour le rôle fondamental des groupes de pairs dans la conduite des loisirs chez les adolescent·e·s d’un quartier politique de la ville, en région parisienne, dans le cadre d’une recherche menée à l’INJEP.

Ces interrogations trouvent aujourd’hui des prolongements dans un ensemble de recherches collectives menées au sujet des pratiques amateurs (tricot, piano et chant) et des pratiques ésotériques et de développement personnel (activités de cartomancie menées en ligne), recherches qui portent sur la prime socialisation à la musique, les apprentissages en ligne

dans le cadre des loisirs, les activités indépendantes de cartomancie menées en ligne et la consommation de vidéos sur les plateformes.

Ces travaux m’offrent de nouvelles perspectives que j’ai prévu d’approfondir à travers la question de l’articulation travail/loisirs, qui constitue à la fois une nouvelle direction que je donne à mes recherches et ironiquement un enjeu personnel, puisqu’une partie de mes loisirs ont changé de statut en se transformant en interrogations scientifiques.

Au-delà de mes intérêts de recherche, qui trouvent de nombreux échos dans mes enseignements, j’attache une grande importance aux collectifs, qu’il s’agisse de collaborations scientifiques ou de faire vivre la recherche à travers l’organisation d’événements. Je suis notamment membre du RT14 « Sociologie des arts et de la culture » depuis 2015, qui a joué un grand rôle dans ma trajectoire et ma socialisation de chercheuse, ce qui boucle la boucle de mon intérêt pour les sociabilités.



Pierre LEFEBURE

MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN SCIENCE POLITIQUE, UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS NORD

“*Au croisement d’une approche disciplinaire (sociologie politique) et d’une approche pluridisciplinaire par l’objet (« Media Studies »), j’étudie les processus de communication et de réception des discours politiques et sociaux.*”

Après ma thèse sur les représentations télévisuelles de la démocratie représentative et sa réception par les citoyens (doctorat en science politique de l’IEP de Paris en 2005), j’ai continué d’articuler analyse des contenus et dispositifs médiatiques et analyse de la participation politique. Je pratique beaucoup l’analyse de discours en mobilisant le concept de cadrage en tant que dispositif de composition du message qui tend à suggérer une interprétation faisant primer certains aspects dans la concurrence pour la définition du monde social et ce qui s’y joue. Récemment, j’ai ainsi étudié une opération de communication politique négative sur les réseaux sociaux numériques en campagne présidentielle, la stratégie de communication et la médiatisation d’une association internationale de défense des animaux, des mobilisations de salariés de l’industrie contre la fermeture de leur usine.

Dans des projets collectifs sur les campagnes électorales présidentielles (« Médias Election ») ou sur la médiatisation des attentats islamistes depuis 2015 (MediaTerr, Sensi-TV-T), j’articule cette analyse des cadrages discursifs à celle de leur réception par diverses catégories de public, notamment au moyen d’entretiens individuels et collectifs complétés par le recueil de données par questionnaire auprès d’un échantillon national représentatif.

Ce qui est fascinant dans l’analyse de la communication politique et des médias, c’est, soit directement en combinant les méthodes, soit indirectement en mobilisant de la littérature scientifique, de faire le lien avec les études d’opinion et avec l’étude des

comportements. Dès lors que la communication est conçue comme un processus de relations, de lien social, l’articulation entre construction et réception du message devient également un objet de recherche. Certes, parfois, on se concentre empiriquement sur le message ou sur la réception mais jamais sans envisager théoriquement l’autre versant.

La démultiplication des moyens de publication par les réseaux sociaux numériques confirme l’importance de cette articulation qui résonne avec des enjeux tels que la manipulation de l’information ou la polarisation idéologique. Mais la possibilité de collecter de grandes masses de données numériques ne s’accompagne pas d’une facilité à qualifier sociologiquement les nombreux auteurs anonymes ni des auditoires dont certains sont affinitaires mais d’autres fluides et incertains.

Spécialiste de la télévision, je préfère l’analyse approfondie des mises en récit plutôt que l’analyse de contenu (codage standard, le cas échéant automatisé). Mais j’assume qu’il y a un enjeu scientifique tant sur les contenus que sur les usages des espaces numériques. Et, hors de mes activités académiques, étant praticien d’une communication engagée, je mesure à tous égards l’importance des recompositions sociales et culturelles des espaces du débat public.



CHARLOTTE PARMANCIER

MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES EN SCIENCES DE L'ÉDUCATION, UNIVERSITÉ PARIS CITÉ

“*Mes activités de recherche s'inscrivent à la croisée de plusieurs thématiques sociologiques : le sport, l'éducation et le genre.*”

Le choix de les mêler vient de mon goût prononcé pour le sport que je pratique depuis petite, ai enseigné en association sportive pendant plus de 15 ans et constitue un passionnant espace d'observation du social. Mes travaux cherchent à analyser la dimension socioculturelle des pratiques sportives à travers l'étude des socialisations (notamment familiales, religieuses, sportives et scolaires) et des choix de pratique mais aussi les dynamiques sociales et territoriales induites par des projets sportifs et éducatifs et ce, à travers plusieurs projets de recherche en cours ou passés.

Une partie des analyses menées dans ma thèse portant sur les effets des différentes formes de socialisation de filles d'immigrés maghrébins, sportives (footballeuses ou gymnastes), de confession musulmane conduisant à leur double inscription dans une pratique sportive et religieuse m'a amenée à montrer que la socialisation sportive reçue et incorporée précocement par les enquêtées dans leurs clubs sportifs pouvait constituer un des facteurs de leur réussite scolaire. Dans une volonté d'approfondir la question du rôle socioéducatif des pratiques sportives, mes travaux ont montré le rôle primordial des conditions de scolarisation et d'accès aux pratiques sportives des jeunes filles en quartiers prioritaires de la Politique de la Ville mais aussi des socialisations familiales qui déterminent largement le rapport à l'activité sportive.

Plus récemment, dans un projet de recherche co-construit avec le conseil départemental du Finistère (2020-2022) sur le rapport au sport des adolescent·e·s dans un département essentiellement rural, nous avons tenté de saisir, avec l'un de mes collègues de l'Université de Brest où j'ai été MCF durant 5 ans,

à la fois par l'analyse des différentes formes de socialisation reçues et incorporées par les jeunes mais aussi par un travail sur l'offre sportive disponible, les raisons du désengagement sportif de ce public et tout particulièrement des filles autour de 14 ans.

J'ai également pris part à des travaux portant sur les effets socio-éducatifs de projets à visée de prévention, d'animation et d'insertion portés par et/ou pour les femmes à l'occasion d'un événement sportif international masculin, l'Euro 2016 de Football; par des collectivités, des associations sportives, des structures médicales et paramédicales, etc. dans le cadre de projets d'éducation à la santé par le sport ; ou encore dans le cadre de projets de solidarité internationale par le sport. C'est par ce dernier projet que je terminerai cette présentation. Avec deux collègues de l'Université Paris Saclay, nous avons engagé, depuis 2013, un travail de recherche avec une fédération sportive affinitaire (la FSGT) qui mène, depuis plus de 30 ans, des projets de solidarité internationale par le sport en Palestine. Nous y observons les effets sociaux de projets sociosportifs en termes de lien social, de rapports sociaux femmes/hommes et de mobilités, particulièrement déterminées par la situation d'enfermement des territoires palestiniens. C'est la question des inégalités d'accès à la pratique sportive et des différentes formes de discriminations qui est ici posée. D'ailleurs, à titre personnel, mais aussi professionnel, je suis investie dans la lutte contre toutes formes de discriminations et ai été nommée, au côté de Zoé Rollin et Régis Revenin, co-référente EgalitéS pour la faculté Société & Humanité de l'Université Paris Cité où je suis maîtresse de Conférences.



Ana Perrin-Heredia

CHARGÉE DE RECHERCHE, CNRS

“*Comment font les individus, démunis économiquement et socialement, pour s'en sortir au quotidien et comment expliquer que certains s'en sortent apparemment mieux que d'autres ?*

Relativement simple à première vue, cette double-question m'occupe pourtant depuis près de 15 ans. Et je pense être loin d'en avoir fait le tour, car elle enchevêtre en réalité une multitude de fils, aussi bien théoriques que méthodologiques.

Pendant ma recherche doctorale, je me suis plus spécifiquement penchée sur les nœuds qui entourent la compréhension et l'analyse des logiques économiques populaires, notamment dans leur confrontation avec les logiques économiques institutionnelles. Depuis, je tâche de démêler ceux qui, pour partie, les composent, en explorant, par exemple, les mesures de la pauvreté et leurs limites, ce qui fonde les différenciations et les hiérarchisations sociales ou comment sont construites les catégories utilisées pour évaluer la survie économique et ce que ces catégories produisent.

Plus précisément, la dimension ethnographique de mon travail de recherche, sur le quotidien et l'ordinaire de la vie domestique, m'invite à être spécialement attentive aux « détails », à ces marqueurs sociaux que l'œil extérieur (celui de ceux qui n'en sont pas), peut facilement considérer comme insignifiants ou négligeables, marqueurs qui se cristallisent souvent autour des pratiques de consommation. Cette inclination m'a ainsi conduite, ces dernières années, à mettre la focale sur de petites différences économiques et sociales et leur signification, saisies au travers du revenu et de ses usages, différenciations subtiles qui s'avèrent passionnantes à enquêter pour qui s'interroge sur la construction, la structuration et la hiérarchisation des groupes sociaux.

Ce faisant, tout en poursuivant mes enquêtes sur les milieux populaires, j'ai été amenée à investiguer d'autres espaces et rapports sociaux (le monde des élites économiques ou les liens entre appartenance religieuse et de classe, par exemple) pour tenter d'appréhender un peu mieux la profondeur et la complexité de certaines de ces différenciations économiques et sociales, plus encore lorsque celles-ci se donnent à voir dans des espaces et des rapports éloignés de l'évidence des grands écarts sociaux – dans la sphère privée, aux frontières de classes, entre fractions de classe. Leur examen m'a également amenée à travailler sur les processus sociaux d'invisibilisation (ou de survisibilisation) de certaines de ces différenciations et sur leurs incidences, notamment dans la fabrique des outils et des catégories statistiques ou dans la production sociale de l'incompétence économique.

Tous ces fils, ainsi tirés, constituent des ressorts, particulièrement discrets alors qu'ils s'avèrent centraux, de la domination économique, permettant de comprendre comment celle-ci peut continuer de s'exercer dans des espaces a priori protégés de ses formes les plus flagrantes, en dehors du monde du travail, sur les scènes familiales, amicales, de voisinage, dans le secret des économies domestiques, dans les « choix » personnels et intimes, dans les catégories aseptisées de la statistique publique, etc. En m'attelant à les dénouer, je cherche en définitive à montrer comment se perpétuent, voire se renforcent, des inégalités économiques relativement difficilement perceptibles, mais pourtant massives.



ÉMILIE ROCHE

MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION,
UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE

“*Doctorante formée en histoire puis à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon, mes recherches ont porté sur « les discours de presse écrite française sur la violence et la torture pendant la guerre d'Algérie ».*

Mon objectif était alors de comprendre quelles représentations politiques, sociales et culturelles avaient été mobilisées par les médias autour des actes de violence et de torture perpétrés entre 1954 et 1962.

Les discours médiatiques d'une presse « intellectuelle », sur la violence et la torture pendant la guerre d'Algérie, ont constitué un matériau fécond pour réfléchir à la perturbation engendrée par l'irruption de la violence dans une société démocratique et aux représentations que les médias en construisent. J'ai essayé de montrer comment les discours proposés par les différents journaux viennent s'insérer dans la symbolique sociale, comment ils luttent ou coïncident les uns avec les autres, comment, enfin, ils s'opposent ou non au discours de l'État. Ainsi, les principaux apports de mon travail de thèse concernent la compréhension des lignes éditoriales de cinq journaux dans des périodisations différenciées, les processus de médiatisation de la violence pendant la guerre d'Algérie et la réflexion sur l'autonomie du discours des médias vis-à-vis de l'État. Ce travail, fondateur pour moi, a inscrit durablement mon approche de recherche autour de l'étude des représentations et des discours médiatiques en tant que phénomènes sociaux situés.

J'ai ensuite poursuivi des recherches sur la période des années cinquante et soixante tant du point de vue des conflits coloniaux et de leurs représentations médiatiques que des évolutions médiatiques qui caractérisent cette période : guerre d'Algérie, guerre du Vietnam, Mai 68. Parallèlement et en complément de ces recherches personnelles j'ai participé à plusieurs recherches collectives sur les jeunes et les médias,

la représentation de la violence dans les médias internationaux, l'histoire de la presse magazine. Depuis 2015, je participe à différentes recherches collectives sur la santé et l'environnement (antibiorésistance, problèmes publics en santé...). Celles-ci ont permis la création d'un Master 2 au sein de l'université Sorbonne Nouvelle sur les problématiques d'information et de communication en santé et environnement que je dirige actuellement.

Le fil conducteur de mon travail sur les représentations médiatiques m'a aussi donné l'occasion de rejoindre un groupe de collègues en 2017 autour des projets de médiatisation des attentats et des élections présidentielles. Je les retrouve aujourd'hui au CERLIS et me réjouis car ce sont les projets collectifs que j'estime les plus stimulants dans ma vie de chercheuse.



ALICE SOPHIE SARCINELLI

MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES EN ETHNOLOGIE, UNIVERSITÉ PARIS CITÉ

“*Tout en étant très attachée à mon identité d’anthropologue, j’ai toujours été convaincue qu’autour de certaines thématiques, comme la famille et l’enfance, la perméabilité des frontières disciplinaires est productive.*”

L’enfance et la famille ont toujours occupé une place centrale dans mes recherches. Je me suis d’abord penchée sur la politisation de l’enfance - à savoir les processus faisant des questions et des pratiques relatives à l’enfance un enjeu politique - et j’ai progressivement intégré la politisation de la famille et de la parenté. Je les ai étudiées, ayant comme point de départ l’expérience des acteurs concernés : enfants « dits » de rues au Brésil, membres de réseaux transnationaux roms en Italie, et, enfin, foyers homoparentaux dans divers contextes européens (Italie, Belgique et France).

Croiser marges et enfance m’a permis de mettre au jour des processus invisibles où certains répertoires normatifs vont de soi. J’ai notamment montré le rôle crucial des enfants dans la redéfinition des frontières entre les familles minorisées et les institutions étatiques. C’est le cas de l’ouvrage intitulé *Des gamins roms hors-de-l’enfance. Entre protection et exclusion* (Éditions des Archives Contemporaines, 2021), issu de ma thèse réalisée à l’EHESS sous la direction de Didier Fassin. Ou encore des enquêtes sur les enfants des familles lesboparentales menées lors d’un mandat du Fond national de la recherche scientifique belge, d’une Marie Curie Individual Fellowship et au sein du programme ANR *Origines*.

La singularité de mon approche réside dans l’attention portée à l’enfant, entendu comme catégorie d’âge et de la parenté. À la frontière entre acteurs et vecteurs de la parenté, les enfants héritent d’une pluralité de normes et de pratiques de la parenté dont ils s’emparent progressivement, tout en les contestant

et les transformant, même indirectement. S’intéresser aux descendants donne à voir ces transformations à l’endroit et au moment où elles se fabriquent. D’un point de vue analytique, la spécificité des matériaux recueillis auprès d’enfants m’a poussée à me tourner vers des méthodes d’analyse plus intuitives et centrées sur le corps, comme l’*affect theater*. Réunissant ethnographes et professionnels du théâtre et en travaillant sur les données ethnographiques avec des éléments de la scène (la lumière, le son), les ateliers d’*affect theater* revitalisent la relation avec le matériel empirique. D’un point de vue théorique, j’ai été amenée à rompre avec le paradigme de production de connaissance sur la parenté par, pour et sur des hommes. Les spécialistes de la parenté ont toujours pensé « ego » comme un sujet adulte. Et si « ego » était un enfant ? On manque d’outils théoriques pour les penser ! Je me suis donc réappropriée la notion d’enfantalité, initialement apparue en sciences de l’éducation. Je la définis comme le processus d’appropriation graduelle des rôles d’« enfant de », « petit-fils », « nièce » ou « frère ». Cette notion m’a permis de dépasser l’opposition entre les *childhood studies*, qui étudient les enfants pour eux-mêmes et les études de la socialisation où ils sont pensés comme des « êtres en devenir adultes ». Pour finir, mes travaux cherchent à dévoiler le biais adultocentrique qui domine à la fois les sciences sociales et le monde social où l’intérêt des enfants est toujours posé comme primordial, mais presque jamais avec eux.



CLAIRe
SÉCAÏL

CHARGÉE DE RECHERCHE, CNRS

“*Historienne de formation, je travaille sur les médias et la communication comme facteurs de fonctionnement des systèmes politiques.*”

À la lumière de la longue durée, j’essaie d’éclairer la façon dont les médias agissent à la fois comme système de représentation selon les logiques propres aux acteurs médiatiques et comme une arène du monde social et du débat démocratique dans laquelle se jouent des luttes d’interprétation autour d’enjeux sociopolitiques. Appliquant les outils de la discipline historique aux divers objets de mes recherches, j’essaie de repérer des ruptures et des continuités à l’œuvre dans les récits médiatiques (en particulier télévisuels) pour comprendre les logiques sociales et les enjeux du débat public.

Dans le cadre de ma recherche doctorale, j’ai commencé par étudier le traitement des faits divers criminels à la télévision depuis les années 1950, m’intéressant à la fois aux évolutions des pratiques journalistiques autour de cette catégorie d’information ; à l’histoire politique et institutionnelle de cette rubrique de l’information télévisée ; et aux représentations de la figure de la menace criminelle et à ses évolutions contemporaines.

Recrutée au CNRS en 2010, j’ai diversifié mes terrains, outils et objets. En 2012, j’ai rejoint l’enquête Médias-Élection consacrée aux enjeux de communication politique et de médiatisation des campagnes présidentielles. Grâce à ce cadre collectif, je me suis formée aux enquêtes de réception sur les publics afin de saisir la façon dont les citoyens s’informaient dans un contexte électoral et ce qu’ils comprenaient des enjeux de l’élection à travers le traitement médiatique des campagnes. En 2017, j’ai ajouté un terrain plus ethnographique sur l’observation des meetings de campagne, afin de comprendre les usages communicationnels et stratégiques de cet objet mais également son fonctionnement comme monde

social réunissant différentes instances (candidats, militants, entourages politiques, publics, journalistes, techniciens...). En 2022, j’ai renoué avec l’analyse de corpus médias en observant la campagne électorale depuis l’émission de divertissement *Touche pas à mon poste* de Cyril Hanouna. Je voulais du contenu, j’ai été servie...

À partir de janvier 2015, bouleversée par les attaques contre Charlie Hebdo, Montrouge et l’Hypercacher, j’ai ajouté à mon domaine de réflexion sur les médias le cas du traitement des attentats, en travaillant avec mes collègues des projets SensiTVT, puis MEDIATERR. Il s’agit comme pour Médias-Election, d’analyser les récits médiatiques de ces événements et leur perception par les publics. Autrement dit, de faire dialoguer l’étude des contenus médiatiques et les études de réception, en lien avec l’hypothèse selon laquelle les processus d’appropriation des événements et d’attribution de sens qui leur sont liés dépendent de leur traitement médiatique et de ses conditions de réception.

Je m’épanouis enfin dans le cadre collectif de la revue d’histoire *Le Temps des médias*, où je suis co-secrétaire de rédaction (avec Alexandre Borrell). La revue contribue à promouvoir les travaux historiques portant sur les médias, qu’ils soient appréhendés comme source ou objet. Avec Valérie Schafer et Emmanuelle Fantin, nous venons de coordonner un numéro sur « L’animal médiatique » qui vise à souligner la pertinence de croiser les études animales avec l’histoire des médias, pour comprendre la façon dont l’animal, depuis des siècles, peuple les imaginaires des contemporains par le biais des récits médiatiques. J’ai d’ailleurs un chat qui parle beaucoup sur Twitter.



PATRICK CHARAUDEAU

PROFESSEUR DE SCIENCES DU LANGAGE ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS NORD

“Linguiste, sémiologue, analyste des discours, j’ai fait mes études à la Sorbonne, à l’époque où se trouvaient les grands phares des sciences humaines et sociales, particulièrement des sciences du langage.

Grands phares aux séminaires desquels nous étions un certain nombre à nous relayer : des linguistes (Bernard Pottier, Antoine Culioli, Oswald Ducrot), des sémioticiens et sémiologues (Algirdas Greimas, Roland Barthe), des sociologues et philosophes (Pierre Bourdieu, Etienne Balibar, Michel Foucault, Gilles Deleuze). Cela, parallèlement à des études d’espagnol et de linguistique générale.

Recruté, après 68, par la nouvelle université de Lyon II, j’ai enseigné la linguistique hispanique et générale jusqu’à un détachement au CNRS qui m’a permis de mettre un terme à ma thèse de doctorat d’État : « Des conditions linguistiques d’une analyse du discours ». J’ai ensuite été nommé professeur à l’Université de Paris XIII (actuellement Université Sorbonne Paris Nord) où j’ai créé le Centre d’Analyse du Discours (CAD) qui s’est spécialisé dans l’étude de la communication médiatique. Parallèlement, j’ai participé aux Ateliers de recherche de l’Inathèque, en étant également membre du Collège Iconique et du Jury des Prix de l’Inathèque. Durant tout ce temps, mon travail de recherche, en collaboration avec les collègues du Centre d’Analyse du Discours, a navigué entre analyses des discours médiatiques (*Les médias et l’information. L’impossible transparence du discours*), et analyse du discours, c’est-à-dire l’élaboration des concepts et méthodes d’analyse, dont témoigne le *Dictionnaire d’Analyse du discours* que nous avons coordonné avec mon collègue Dominique Maingueneau.

Ayant pris la retraite en 2009, je me suis rapproché du Laboratoire de Communication et Politique dirigé par Isabelle Veyrat-Masson qui a bien voulu m’y accueillir, et

j’ai continué mes recherches, cette fois orientées vers le discours politique (*Le discours politique. Les masques du pouvoir, et La conquête du pouvoir*), et les problèmes de communication sociale avec les ouvrages : le *Débat public* pour montrer la différence entre Controverses et Polémiques, illustré par ma contribution au débat sur l’écriture inclusive (*La langue n’est pas sexiste. D’une intelligence du discours de féminisation*) ; *La Manipulation de la vérité* pour décrire les stratégies manipulatoires en temps de crises sociales ; le *Discours populiste*, comme contribution au débat sur la question de la frontière entre discours politique et discours populiste ; *Humour et engagement politique*, prolongé par une réflexion sur la liberté d’expression au regard de la jurisprudence. Ce qui caractérise cette recherche et ces écrits est un esprit d’interdisciplinarité, ce que j’ai appelé une « interdisciplinarité focalisée » dans un article qui est paru en 2017 dans la revue *Questions de communication*, et qui a donné lieu à des échanges entre chercheurs et chercheuses de diverses disciplines. Le Laboratoire de Communication et Politique ayant rejoint le Cerlis, c’est dans ce cadre pluridisciplinaire que je continue mon activité de chercheur.



DOMINIQUE MEHL

SOCIOLOGUE, DIRECTRICE DE RECHERCHE ÉMÉRITE, CNRS

“ Sociologue au CNRS, mes recherches s’articulent autour d’une problématique centrale : l’étude du changement social induit par les mouvements sociaux, par les débats véhiculés dans l’espace public, par les évolutions des mœurs et des valeurs inspirant la vie privée.

Une constante de mon travail consiste à valoriser l’enquête empirique auprès des acteurs (individus, collectifs, porte-paroles, associations) de ces mutations sociales qu’elles s’expriment sur la scène publique ou se forment dans l’intimité de l’existence personnelle : qu’elles prennent la forme d’actions collectives, de mouvements d’opinion ou de choix de vie impactant le vivre ensemble.

Mes premières recherches ont porté sur les mouvements sociaux urbains. J’ai étudié les actions collectives conduites par les résidents des grands ensembles parisiens sortis de terre au début des années soixante. J’ai également enquêté sur les protestations collectives concernant les transports. J’ai pu voir comment les locataires en faisant valoir des revendications concernant leur cadre de vie ont donné naissance à un syndicalisme de la consommation collective combinant action critique et animation de la cité. Tandis que les mouvements sur les transports portaient les premiers germes d’une sensibilité écologique formulée sur le thème de la défense de l’environnement.

Cette phase de recherche a débouché sur une réflexion menée dans un cadre collectif sur les nouvelles classes moyennes, fer de lance de ces aspirations à l’innovation en matière de modes de vie.

Puis s’est ouverte toute une période de recherche sur la télévision notamment sur les programmes mettant en scène la vie privée des citoyens dits ordinaires. J’ai passé au crible le contenu de ces programmes de confession cathodique, rencontré les professionnels

et acteurs de ces nouveaux shows. Ces enquêtes m’ont conduite à explorer les transformations de l’espace public induites par la primauté du témoignage profane et la mise en scène médiatique de questions cantonnées jusqu’alors dans le secret des foyers. J’ai montré comment ces programmes s’inspiraient et aussi légitimaient des évolutions des mœurs et des valeurs ayant émergé dans les années post soixante-huit.

Une troisième thématique est devenue assez vite essentielle dans mon travail : celle touchant à l’évolution des familles, des conceptions de la parenté, des références inédites modelant la parentalité. Cette réflexion s’est appuyée sur plusieurs enquêtes concernant la procréation médicalement assistée dont j’ai suivi l’éclosion puis le déploiement auprès des patients, des professionnels et des politiques. Dans ce cadre j’ai rencontré des couples en parcours de PMA, entendu les nouvelles demandes émanant des homosexuels et des femmes seules, suivi et décrypté les débats et les lois qui ont accompagné ces nouveaux modes d’enfantement.

Chacune de ces recherches a donné lieu à la publication d’un livre. J’en citerai ici les plus emblématiques de mon parcours de recherche : *La télévision de l’intimité* (Seuil, 1996), *Enfants du don* (Robert Laffont, 2008), *Les lois de l’enfantement* (Presses de Sciences Po, 2011).



ISABELLE VEYRAT MASSON

DIRECTRICE DE RECHERCHE ÉMÉRITE, CNRS

“C’est dans le cadre de plusieurs disciplines (Science politique, Histoire, Sociologie, Sciences de l’information et de la communication) que s’est déroulé l’essentiel de mes recherches.

Après une double formation d’histoire et de science politique, à Paris IV et à Sciences Po Paris, j’ai choisi de faire une thèse de science politique sur la télévision dirigée par un historien.

À cette époque, j’ai rejoint à Sciences Po, le Séminaire de Jean-Noël Jeanneney et son équipe de jeunes historiens, qui ont, sur plusieurs années, construit les bases de la recherche sur les médias audiovisuels.

Mon rattachement au Laboratoire Communication et Politique en 1988, les activités collectives très intenses et très prenantes autour de la revue *Hermès* et du Programme communication et surtout mon enseignement à l’Institut d’Études politiques de Paris m’ont permis de rencontrer des chercheurs venus d’autres horizons (philosophes, linguistes, ethnologues, sociologues, spécialistes des médias) réunis autour de l’objet « communication et médias ». Je me suis formée à cette nouvelle discipline que l’on appelle maintenant les « sciences de l’information et de la communication ».

Le premier axe de mes recherches s’articule autour de la communication politique. Si mes premiers travaux ont consisté à observer le travail des rédactions pendant les campagnes électorales, j’ai pu ensuite réunir des équipes de chercheurs, m’associer avec le Cevipof pour monter des dispositifs d’enquête très large permettant d’étudier à la fois le traitement médiatique de plusieurs élections et leur réception.

En 2006, devenue directrice du Laboratoire Communication et Politique du CNRS (FRE devenue

UPR 3255), j’ai été très engagée dans un travail d’animation et d’organisation de la recherche. J’ai eu à cœur d’y développer les recherches en communication politique en relation étroite avec d’autres disciplines. Avec la création d’un axe transverse (Médiaélections) j’ai pu mobiliser les chercheurs à l’occasion des grands rendez-vous électoraux. Je participe également aux recherches collectives entamées dans le cadre de l’équipe LCP sur le traitement médiatique des attentats de janvier et de novembre 2015.

Le deuxième axe est issu de ma Thèse d’État de science politique sur la représentation de l’histoire à la télévision c’est à dire le politique du non-politique dans un média possédant cette double identité. La question de l’influence politique de la télévision, hypothèse principale de cette recherche – la seconde étant celle de la constitution d’une historiographie populaire – a été ensuite relayée par le problème plus large de la mémoire collective, du rôle culturel joué par la télévision et des usages politiques du passé.

Mes différents travaux ont permis la constitution d’une histoire de la télévision française. De plus j’ai créé avec des collègues *Le Temps des médias. Revue d’histoire*.

Les médias me sollicitent fréquemment et j’accepte d’y participer sur les questions qui touchent à la communication politique et également sur les questions mémorielles ou de sociologie des médias. J’ai ainsi participé de manière régulière aux *Secrets des sources* sur France Culture ou à *Médias Le Mag* sur France 5.



cerlis
CENTRE DE RECHERCHE
SUR LES LIENS SOCIAUX

45, rue des Saints-Pères
F-75270 Paris cedex 06
Tél. : +33 1 76 53 35 73
› <https://www.cerlis.eu>



 **Université
Paris Cité**

